

Segert, Stanislav

## Contributions philologiques à l'histoire carthaginoise

In: *Mnema Vladimír Groh. Češka, Josef (editor); Hejzlar, Gabriel (editor).*  
Vyd. 1. Praha: Státní pedagogické nakladatelství, 1964, pp. [7]-12

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/119548>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

STANISLAV SEGERT

Praha

CONTRIBUTIONS PHILOLOGIQUES À L'HISTOIRE  
CARTHAGINOISE

L'éminent savant à la mémoire duquel ce volume est dédié, s'est occupé de l'histoire du Proche-Orient non seulement en connexion avec les problèmes de l'histoire grecque et romaine, mais encore en publiant certaines études sur l'histoire des peuples du Proche-Orient ancien. Vladimír Groh a en effet écrit un manuel d'histoire de l'Antiquité, comprenant l'Orient<sup>1</sup>. C'est à lui que sont dues également les parties relatives à l'histoire de l'Asie antérieure au premier millénaire avant J.-C., dans notre grande oeuvre collective sur l'histoire de l'humanité. Il y a aussi exposé, dans le cadre de l'histoire romaine, l'histoire de Carthage jusqu' à sa fin tragique<sup>2</sup>. Qu'il soit permis de présenter, dans le volume dédié à la mémoire de Vladimír Groh, quelques observations et suggestions de caractère philologique, dont les conclusions puissent cependant servir aux historiens.

*Les noms grec et latin de Carthage*

La forme et l'étymologie phénicienne de la plus grande colonie nord-africaine ne soulèvent aucun problème: *Qrt ḥdšt*, avec les voyelles\* *Qart ḥadašat*, c'est la „Ville Nouvelle“. Mais comment la forme grecque *Καρχηδών* et la forme latine *Carthago* se sont-elles développées à partir de cette base?

Un archétype commun\* *Karthādōn* est supposé par Johannes Friedrich,<sup>4</sup> ce qui permet d'expliquer la différence de consonantisme en grec et en latin: la dissimilation consonantique a opéré en des lieux divers. En grec, *th* avant *d* est devenu *kh*, tandis que, en latin, le *d* après *th* s'est changé en *g*. Cette

opinion de M. Friedrich est généralement reconnue<sup>5</sup>, ainsi que sa localisation de la forme grecque primitive en Sicile,<sup>6</sup> d'où *ā* dorien est passé dans le grec commun en donnant *ē*. L'analogie des substantifs latins féminins en *-ago*, *-aginis*, comme p. ex. *cartilago*<sup>7</sup>, corrobore cette explication.

Selon M. Friedrich<sup>8</sup>, la forme phénicienne\* *Qart ḥadašat*, en effet trop longue pour les étrangers, était abrégée en sa fin. Une autre solution, par haplogogie, a été proposée par Mlle Ruth Stiehl. La forme attestée en latin, *Carthada*, était, selon Mlle Stiehl, empruntée aux Araméens; il existe en effet en araméen des haplogologies analogues à celle supposée par Mlle Stiehl,\* *Qart ḥadaṣat* > *Qart ḥadat*.<sup>9</sup> Il est certain que les Araméens n'ont pas été traités par les savants anciens et modernes de manière équitable; leur mérite, telle la transmission de l'alphabet aux Grecs, ont été attribués aux Phéniciens, car les Grecs — et, à leur instar, la plupart des savants modernes — n'ont pas fait de distinction entre ces deux peuples sémitiques, établis côte à côte sur les bords orientaux de la Méditerranée et présentant dans leur apparence extérieure et leur style de vie, tant de similarités<sup>10</sup>. Mlle Stiehl pourrait alléguer à l'appui de sa théorie un autre argument: les analogies des trouvailles archéologiques faites à Motyé, avec celles du port *al-Mīna*, à l'embouchure de l'Oronte, permettent de conclure que des colons de Syrie du Nord — à savoir des Araméens — se sont établis dans l'Ouest de la Sicile<sup>11</sup>.

Cependant la supposition de médiation araméenne proposée par Mlle Stiehl, rend le changement de l'*ā* en *ō*, dans la troisième syllabe de la forme grecque et latine, plus difficile encore, tandis que M. Friedrich laisse ce phénomène inexplicé. Ici, on peut tirer argument des hypocoristiques phéniciens finissant en *-ō*. On peut citer *'bd'* — *Abedo*<sup>12</sup>, — il n'est pas sûr que le nom célèbre de *Hanno* doive prendre place ici — mais l'analogie la plus proche est le nom *'Ιμλκω,ν* *Himilco*, resp. *Imilco*, abrégé de la forme phénicienne originale en *-at*: *ḥmlkt* (la graphie étymologique serait *'ḥmlkt*)\*, (\**A*)*ḥī-milkat* „Frère de la Reine“<sup>13</sup>. Ainsi, on peut supposer que les Carthaginiens eux-mêmes abrégèrent, dans l'usage courant, le nom excessivement long de leur ville,\* *Qart ḥadašat*, en\* *Qarthadō*, l'*ō* final étant le formatif propre des hypocoristiques. De la forme punique\* *Qarthadō*, la forme grecque *Καρχαδών*, *Καρχηδών* et la forme latine *Karthago* se développèrent au cours des changements consonantiques démontrés par M. Friedrich<sup>14</sup>. La solution ici présentée explique l'existence de l'*ō* dans la forme grecque et latine. L'élément *-n-*, dans la déclinaison, est suffisamment expliqué par les exigences du système morphologique grec et latin; l'analogie des noms puniques finissant en *-ōn* en punique, comme ceux en *-iatōn* „a donné“, p. ex. *B'ītn*, *Baliaton* et *Baliatho*<sup>15</sup>, et des noms théofores avec *Sakon*, p. ex. *Grskn*, *Γισκών* *Gisaco*<sup>16</sup>, ne pouvait que confirmer cet usage.

On peut déduire de cette argumentation philologique que la forme du nom

punique *Qarḥadō*, employée par les Grecs des villes doriennes en Sicile, était d'origine vulgaire. Elle y avait été introduite par des soldats ou des marins. Par contre, la forme sporadique et récente du latin *Carhada*<sup>17</sup>, simple abréviation de la forme du haut langage\* *Qar ḥadaš(a)t*, est plutôt à rapporter à des relations de caractère plus officiel.

### Sur l'origine des noms *Afer* et *Africa*

Le nom *Africa*, aujourd'hui appliqué à tout un continent, désignait dans l'antiquité un territoire très restreint; seulement les terres se trouvant sous la domination directe de Carthage, au nord-est de la Tunisie actuelle. Le nom latin pour cette *Africa* était dérivé de celui qui désignait l'habitant, *Afer*<sup>18</sup>. Ce dernier nom est attesté pour la première fois dans une des comédies de Plaute<sup>19</sup>. Un autre grand auteur comique latin, P. Terentius Afer, originaire de Carthage, prenait cette désignation comme surnom<sup>20</sup>. Quand Horace qualifie Hannibal d'*Afer*<sup>21</sup>, on peut admettre, avec Stéphane Gsell<sup>22</sup>, que le poète n'était pas tenu à une précision rigoureuse. Cependant, le titre *Africanus* donné à Scipion en reconnaissance de sa victoire sur le grand chef carthaginois, montre que les Phéniciens d'Afrique étaient compris par les Romains comme appartenant à l'*Africa*. C'est seulement Justin qui, dans l'Építome de Trogue Pompée, oppose, le premier — au moins le premier qui nous soit connu — *Afri* aux *Poeni* et aux *Carthaginienses*.<sup>23</sup> Cet usage fait du latin *Afri*, un équivalent du nom grec *Αίβρες*.<sup>24</sup>

La note contenue dans le lexique „Suda“<sup>25</sup>, indiquant que la ville de Carthage fut aussi appelée *Ἀφρικη*, prise en elle-même, ne pourrait être considérée comme importante<sup>26</sup>. Parmi les témoignages de l'époque républicaine, aucun n'exclut la possibilité de subsumer les Carthaginois ou les Puniques parmi les *Afri*, et aucun argument ne s'oppose même à l'identification de ces entités<sup>27</sup>.

Le nom *Afer* n'a jusqu'ici reçu aucune étymologie satisfaisante.<sup>28</sup> Les considérations d'ordre historique semblent montrer que ce mot est d'origine sémitique plutôt que berbère<sup>29</sup>. Fort justement, Stéphane Gsell a noté la possibilité théorique d'une relation d'*Afer* avec le mot hébreu *'āfār* „poussière“, mais seulement pour l'écartier aussitôt<sup>30</sup>. Théodore Mommsen a rapproché *Afer* de *'ibrī*, „Hébreu“; il a lui-même plus tard rejeté cette explication,<sup>31</sup> mais elle a été retenue par le spécialiste de l'histoire carthaginoise, Otto Meltzer<sup>32</sup>. On peut reprocher à cette hypothèse que le *f* d'*Afer* — ou, du point de vue de la sémitologie, le *p* aspiré ou spirantisé, en tout cas une consonne sourde — devait correspondre au *b* sonore dans la racine *'br*, attestée non seulement en hébreu<sup>33</sup>, mais aussi en phénicien et en punique<sup>34</sup>.

Cette objection phonologique ne semble plus aussi grave, dès que les textes sémitiques alphabétiques provenant du XIII<sup>ème</sup> siècle avant J.-C. qui ont été trouvés à Ras Shamra — ancien Ugarit — présentent la désignation du groupe ethnique ou social — qui posait des graves problèmes aux hommes d'état de l'Orient ancien non moins qu'aux savants d'aujourd'hui<sup>35</sup> — sous la forme 'pr<sup>36</sup>, dont le squelette consonantique ne saurait être complété — d'après les textes syllabiques akkadiens<sup>37</sup> — autrement qu'en \*'apiru. La langue sémitique d'Ugarit ne doit pas être jointe au phénicien, pas même en sa phase archaïque<sup>38</sup>, mais la ville d'Ugarit appartenait à un domaine culturel et politique qui peut être désigné comme phénicien, au moins au sens large du mot<sup>39</sup>. Les trouvailles de Ras Shamra ont compliqué l'étymologie traditionnelle — non incorrecte — du mot 'ibrī, „celui de l'autre côté (eber)"<sup>40</sup>. Cette désignation était appliquée dans les textes sémitiques de Palestine et de Syrie du Nord, aux groupes non sédentaires qui séjournaient en marge de la zone pleinement civilisée, et dont la relation avec les villes et les villages agricoles se transformait au gré des circonstances: les „Hébreux" ('prm, Hapiru) étaient dans la dépendance des sédentaires, pour quelques besoins de vie, mais utilisaient toute occasion pour s'emparer des biens meubles, parfois aussi des champs et des villes<sup>41</sup>.

Le terme \*'apiru peut-il être appliqué aussi aux colons phéniciens d'Afrique? Si, dans ce nom, la notion de la racine 'br, „passer de l'autre côté", était contenue<sup>42</sup> — la relation de *p* et *b* demeurant un problème du point de vue phonétique — les Phéniciens de l'Afrique du Nord pouvaient être désignés comme \*'apirūm, „ceux de l'Outre-Mer"<sup>43</sup>, et ainsi opposés aux Phéniciens de la métropole, sur le littoral Est de la Méditerranée. Les Phéniciens, dans les colonies, formaient des groupes qui, malgré les contacts politiques, culturels, religieux et économiques, se trouvaient écartés de la vie de la métropole en Asie; déracinés du sol de la patrie, exilés des murs sacrés des villes vénérées, exclus de la participation régulière aux rites des aïeux. Ainsi, leur condition ressemblait, à cet égard, à celle des Hapiru semi-nomades, non liés à la culture et aux cultes des places fixes. La désignation 'pr — \*'apir devait valoir aussi pour les Phéniciens en Afrique du Nord.

La forme latine *Afer* reflète fidèlement le schème sémitique *qatil-*; *i* avant *r*<sup>44</sup> était sans doute entendu comme *e*. L'*a* de la première syllabe est à considérer comme court, car un *ā* long serait devenu un *ō*, en phénicien, comme en hébreu<sup>45</sup>.

On peut se demander si 'pr — *Afer* ne désignait pas les habitants de la campagne, par contraste avec les citadins<sup>46</sup>. Ce nom n'était pas, comme il semble du précédent, un ethnique, mais une désignation de status colonial ou social. Le nom ethnique *Kn'ni*, „le Cananéen", était commun aux Phéniciens d'Asie et d'Afrique<sup>47</sup>. Ce nom n'était sans doute pas connu des Romains, au temps de la République; ils employaient, pour la désignation ethnique des Phéniciens en Afrique, le nom de Poeni<sup>48</sup>, dérivé du grec *Φοινικες*. Ainsi le nom *Afer* n'était-il qu'une

désignation populaire que les Romains pouvaient entendre de la bouche des Puniens de basse condition; les conditions d'emprunt étaient, dans ce cas, analogues à celles supposées pour l'emprunt du nom de Carthage.

## NOTES

- <sup>1</sup> Starovék I. Dějiny Blízkého Východu a řecké počátky (Praha 1935).
- <sup>2</sup> Egejská kultura. — Babel, Aššur a Izrael: dějinný vrchol semitského žvlvu. — Perský náběh k moci světové. Dějiny lidstva, I, (Praha 1940), p. 387—472.
- <sup>3</sup> Dějiny lidstva, II, (Praha 1936), p. 62—81, 136—139, 142—144.
- <sup>4</sup> Revue des Études Indo-européennes 3, 1943, p. 20—29. — Phönizisch-punische Grammatik (Roma 1951), p. 38.
- <sup>5</sup> Cf. Ruth Stiehl, Carthada, Καρχηδών, Karthago, dans F. Altheim—R. Stiehl, Die aramäische Sprache unter den Achaimeniden, Lief. 2 (Frankfurt a. M., s. d.), p. 223—233, en particulier p. 223—224; avec quelques modifications aussi dans F. Altheim—D. Felber, Einzeluntersuchungen zur altitalischen Geschichte (Frankfurt/Main 1961), p. 17—26, esp. p. 17.
- <sup>6</sup> Friedrich, l. c., p. 38; cf. R. Stiehl, p. 224, resp. p. 18.
- <sup>7</sup> R. Stiehl, l. c., p. 224, resp. p. 18.
- <sup>8</sup> L. c., p. 38. „Sicher auf Kosten der fremden Sprache geht die schon sehr alte Vereinfachung des Stadtnamens *Qrt ḥdšt* „Karthago“ zu *Καρχαδών* ... Carthago.“
- <sup>9</sup> L. c., p. 232, resp. p. 24.
- <sup>10</sup> Cf. S. Segert, Aramäische Studien IV., Archiv Orientalní 26, 1958, p. 572—578.
- <sup>11</sup> Cf. B. H. Warmington, Carthage (London 1960), p. 28.
- <sup>12</sup> Cf. Z. S. Harris, A Grammar of Phoenician Language (New Haven 1936), p. 128. La forme phénicienne est attestée aussi dans une des plus anciennes inscriptions de Byblos; cf. M. Dunand, Byblia Grammata (Paris 19...), pl. XV c. — Pour la forme latine, cf. CIL, VIII, 10475, 4.
- <sup>13</sup> Cf. Harris, l. c., p. 75. Les Formes punique et latine sont attestées l'une près de l'autre dans les inscriptions *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (CIS), I/1, no. 149, et M. Lidzbarski, Ephemeris für semitische Epigraphik, II, p. 188, resp. CIL, VIII, 23834.
- <sup>14</sup> V. supra, n. 6.
- <sup>15</sup> Cf. Harris, l. c., p. 90; CIL, VIII, 5075, 16011.
- <sup>16</sup> Cf. Harris, l. c., p. 92; Polybe, XXXVI, 3; CIL, III, 12014, 290.
- <sup>17</sup> Solin, XXVII, 10; Isidore de Séville, Etymol., XV, 1, 30; cf. R. Stiehl, l. c. (v. supra n. 5), p.
- <sup>18</sup> Cf. St. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord (HAAN), VII, Paris, 1928, p. 2.
- <sup>19</sup> Caecus vel Praedones, fragm. X.
- <sup>20</sup> Gsell, HAAN, VII, p. 2.
- <sup>21</sup> Odes, IV, 4, 42.
- <sup>22</sup> Gsell, HAAN, VII, p. 3, n. 1.
- <sup>23</sup> XXIII, 29, 4, resp. XXVIII, 14, 4.
- <sup>24</sup> Gsell, HAAN, VII, p. 3.
- <sup>25</sup> S. v. *Αφρικανός*.
- <sup>26</sup> Gsell, HAAN, VII, p. 3, n. 2.
- <sup>27</sup> Cf. Gsell, HAAN, VII, p. 2—3. Gsell lui-même tient pour presque certain que le terme *Afri* ne s'était pas appliqué tout d'abord aux habitants de Carthage.
- <sup>28</sup> Cf. les hypothèses notées et rejetées par Gsell, HAAN, VII, p. 3—5.

<sup>29</sup> Le nom *Afer* est attesté en latin, mais non en grec; les Romains avaient des contacts avec les Carthaginois plutôt qu'avec les Africains Berbères.

<sup>30</sup> Gsell, HAAN, VII, p. 5, n. 1.

<sup>31</sup> Römische Geschichte, (7e, Berlin 1881), I, p. 143, n. 2; mais cf. vol. V, p. 621, n. 1.

<sup>32</sup> Geschichte der Karthager, I, (Berlin 1879), p. 432.

<sup>33</sup> Cf. L. Koehler — W. Baumgartner, Lexicon in Veteris Testamenti libros (Leiden 1953), p. 676b—677a.

<sup>34</sup> Harris, l. c. (v. supra n. 12), p. 130; M. Lidzbarski, Kanaanäische Inschriften (Giessen 1907), no. 11, 1.

<sup>35</sup> Cf. M. Greenberg, *The Hab/piru* (New Haven 1955); J. Bottéro, *Le problème des Habiru à 4<sup>e</sup> Rencontre Assyriologique Internationale* (Paris 1954).

<sup>36</sup> Hlb. 'prm, Ch. Virolleaud, *Syria* 21, 1940, p. 132 et 134; C. H. Gordon, *Ugaritic Manual* (Roma 1955), textes 110:1 et 112:12; p. 367.

<sup>37</sup> Virolleaud, l. c., p. 125 (II, 1. 5): <sup>al</sup>Hal-bi <sup>aw</sup>élôti SAG.GAZ. SAG.GAZ n'est qu'une autre graphie, en cunéiforme syllabique, pour *Ha-pi-ru*; cf. Gordon, l. c., p. 306.

<sup>38</sup> Cf. Gordon, l. c., p.

<sup>39</sup> Cf. G. Contenau, *La civilisation phénicienne. On peut citer plusieurs phénomènes communs à Ugarit et aux Phéniciens d'Afrique.*

<sup>40</sup> Cf. *ὁ περάτης*, Gen. 14, 13.

<sup>41</sup> Cf. supra, n. 35.

<sup>42</sup> V. supra, n. 33.

<sup>43</sup> Cf. 'br h-jm „au delà de la Mer (Morte)“, 2 Chroniques 20, 2.

<sup>44</sup> La consonne *r* affecte les voyelles voisines en leur donnant le timbre plus proche de l'*a*.

<sup>45</sup> Si l'*a* était réduit en punique, il conservait son timbre.

<sup>46</sup> Dans ce cas peut-être indifféremment pour Phéniciens et Berbères.

<sup>47</sup> Cf. Harris, l. c. (v. supra n. 12), p. 111—112.

<sup>48</sup> Le nom *Poenus* est attesté chez Plaute, *Poenulus*, v. 991. — Le nom *Chananaei* n'est attesté que chez les auteurs chrétiens. Cf. *Thesaurus linguae Latinae, Onomasticon, Vol. II.* (1907—1913), coll. 371—373.